

de toi ; mais écoute bien cette parole sensée par laquelle je termine :

“ Ne te dévoue jamais.”

On dirait qu'il y a un désarroi complet dans les saints lieux aux États-Unis.

Parions que l'on va dire que c'est la faute à Mgr Satolli.

Les dépêches nous racontaient l'autre jour l'histoire de la cloche enchantée du couvent de Baltimore qui se met en branle toute seule et éveille au milieu de la nuit hommes et voisins, absolument comme les cloches de l'Eglise Saint-Jacques au grand désespoir de ce pauvre Jos. Lajoie, changeant en heures d'amertume ses doux instants de somnolence matinale.

On a tout essayé à Baltimore. On a décroché la cloche, et elle a cessé de sonner. Aussitôt qu'on la remet en place, voilà le carillon qui recommence.

Mais ce n'est pas tout, et ce qui prouve bien que Mgr Satolli n'est pour rien dans ces perturbations musicales, c'est qu'il vient de se produire un fait de même nature dans une Eglise presbytérienne de Milwaukee ; voici, d'ailleurs, ce que dit la dépêche :

Tous les soirs, sur le coup de minuit, le grand orgue se met à jouer tout seul, et ceux qui, des alentours du temple, ont entendu ce concert nocturne, assurent que l'organiste invisible tire de l'instrument des sons d'une douceur extrême et des mélodies véritablement divines. La police sceptique de sa nature ne croit pas aux orgues qui jouent toutes seules.

Voyant devant le temple une foule énorme venue pour écouter la musique, un agent de police est allé chercher le sacristain, on a ouvert les portes, et, après avoir gardé toutes les issues, on a fouillé avec le plus grand soin tous les coins et recoins de l'édifice, mais on n'a pas trouvé la moindre trace du mystérieux organiste. Encore une fois, depuis cette perquisition, le grand orgue s'est fait entendre pendant la nuit, puis les concerts ont cessé. La police prétend que ce sont tout simplement des souris qui se promenaient sur les claviers de l'orgue, mais le public en général est assez disposé à croire qu'il s'agit d'un orgue enchanté.

Un de ces jours, nous allons apprendre que les cymbales de l'Armée du Salut chahotent toutes seules.

BIBLIOGRAPHIE

L'ARLESIENNE — PAUL ET VIRGINIE

Ce sont de vrais bijoux, ces volumes de la “ Petite Collection Guillaume ” qu'édite la maison Dentu de Paris (3 Place de Valois) !

Il est impossible d'imaginer quelque chose de plus chic, de plus frais, de plus charmant.

Tout le monde connaît la grande édition Guillaume *Siffo*, *Tartarin*, *Trente ans de Paris*, etc. Eh bien, qu'on se figure ces charmants volumes réduits aux proportions de 4 pouces sur 2, imprimés avec un caractère d'une finesse et d'une clarté exquis, les gravures aussi nettes, les culs-de-lampe aussi détachés que dans un grand dessin, un papier exquis, une encre merveilleuse. Nous le répétons ; ce sont de petits bijoux.

Nous avons justement deux de ces volumes sous la main : L'ARLESIENNE d'Alphonse Daudet, et PAUL ET VIRGINIE de Bernardin de St. Pierre. On ne peut rien trouver de plus joli.

Pour voyager, pour faire des courses en voiture, rien de plus commode : cela ne tient pas plus de place qu'un portefeuille.

Cette collection, dont il paraît deux volumes par mois, comprendra tous les ouvrages les plus précieux de toutes les littératures du monde, française, anglaise, allemande, espagnole, grecque, turque, indienne, chinoise, japonaise, etc.

On peut en juger par les volumes suivants déjà parus en dehors des deux que nous venons de citer :

L'abbé Prévost	<i>Manon Lescaut</i>
Byron	<i>Le corsaire et Saïa</i>
Edgar Poe	<i>Le scarabée d'or</i>
Goethe	<i>Werther</i>
Nasta Sastri (Hindou)	<i>Le porteur de satchet.</i>

Le prix de ces délicieux petits volumes n'est que de deux francs (40 cts).

LE CANADA-REVUE est sorti l'autre semaine de ses habitudes, et se livre à un lyrisme échevelé.

Les vers s'y sont mis, que voulez-vous ?

Ce n'est qu'après beaucoup d'hésitation que le directorat avait consenti à cette invasion.

Les poètes sont quelquefois gens grincheux ; quelquefois il est difficile de les contenter, qu'on en juge par l'écho suivant qui nous vient de la capitale du peuple le plus spirituel de la terre :—

Il y avait soirée chez M. Magnan, négociant ; un des assistants, M. Trahon, poète, invité, prié de reciter une de ses œuvres, s'exécuta de fort bonne grâce, et récita *le Pater*, une poésie de lui.

Le Pater terminé, un invité, M. Bivort, directeur du *Bulletin des Halles*, s'avança vers le poète et le félicita. Il lui demanda même la faveur de publier la pièce de vers dans son journal, et il affirme que M. Trahon y consentit.

La pièce parut donc, mais avant de la livrer à l'impression M. Bivort ayant cru découvrir un vers de treize pieds :

Donne-nous aujourd'hui *notre* pain quotidien.

Pensa bien faire en lui enlevant une jambe ; la pièce imprimée portait donc :

Donne-nous aujourd'hui *le* pain quotidien.

Fort mécontent, M. Trahon a fait un procès à M. Bivort. Il lui réclamait, devant la 1^{re} chambre du tribunal, 10,000 fr. de dommages-intérêts pour avoir publié, sans son autorisation, *le Pater*, et pour avoir atteint à sa réputation littéraire en changeant un vers.

Le tribunal ne s'est pas laissé attendrir par les douleurs de ce père attristé des meurtrissures subies par son enfant, et l'a débouté de sa demande.

Forts de ce précédent, nous avons consenti à nous laisser envahir par les enfants de Thalie et de Calliope, comme dit l'abbé Baillargé,